

# **L'EXILÉE DU VAL-ARGAND**

par

**M<sup>lle</sup> Zénaïde FLEURIOT**

1888

---

Nouvelle édition

---

Éditions Saint-Remi

– 2011 –

DU MÊME AUTEUR AUX ESR

**La trilogie Daubry :**

LE PETIT CHEF DE FAMILLE 229 P.  
17,00 ☐

PLUS TARD OU LE JEUNE CHEF DE  
FAMILLE 244 P. 18,00 ☐

RAOUL DAUBRY 236 P. 18,00 ☐

**La trilogie de Galadoc :**

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES 203  
P. 17,00 ☐

AU GALADOC 261 P. 18,00 ☐

BENGALE 225 P. 18,00 ☐

**La trilogie du Val Argand :**

TRANQUILLE ET TOURBILLON 191  
P. 16,00 ☐

LE CŒUR ET LA TÊTE, 213 P.  
18,00 ☐

L'EXILÉE DU VAL ARGAND, 284 P.  
20,00 ☐

**La bilogie de Gildas :**

GILDAS L'INTRAITABLE 209 P.  
17,00 ☐

SOUS LE JOUG 267 P. 19,00 ☐

**La bilogie de Duchesse:**

LA PETITE DUCHESSA 221 P.  
18,00 ☐

ALBERTE 215 P. 17,00 ☐

BIGARETTE 152 P. 14,00 ☐

AIGLE ET COLOMBE 291 P. 20,00 ☐

UN CŒUR DE MÈRE SUIVI DE LE

PREMIER TABLEAU 150 P. 14,00 ☐

LA VIE EN FAMILLE 232 P. 18,00 ☐

DE TROP 177 P. 15,00 ☐

UN FRUIT SEC 211 P. 17,00 ☐

SANS BEAUTÉ 217 P. 17,00 ☐

MONSIEUR NOSTRADAMUS 238 P.  
18,00 ☐

MANDARINE 281 P. 19,00 ☐

CALINE 231 P. 18,00 ☐

EN CONGÉ 150 P. 15,00 ☐

BOUCHE-EN-CŒUR 169 P. 15,00 ☐

UN ENFANT GÂTÉ 147 P. 14,00 ☐

PAPILLONNE 147 P. 14,00 ☐

FEU & FLAMME, 189 P. 16,00 ☐

TOMBÉE DU NID, 237 P. 18,00 ☐

RAYON DE SOLEIL, 175 P. 16,00 ☐

RÉSÉDA, 217 P. 17,00 ☐

YVONNE DE COATMORVAN, 157 P.,  
14 ☐

BONASSE, 274 P., 19,00 ☐

GRAND-CŒUR, 120 P., 13 ☐

DEUX BIJOUX, 141 P., 14 ☐

HISTOIRE INTIME, 258 P., 19 ☐

MON SILLON 201 P., 17 ☐

## CHAPITRE I<sup>1</sup>

LA pension du *Roitelet* est située sur la rive gauche de la Seine, fort bien achalandée et d'honnête réputation. C'est une grande maison d'assez vulgaire apparence, ou plutôt une suite de maisons qui, de hauteur et de largeur différentes, s'étaient vues fraternellement enveloppées dans le même linceul de badigeon blanc mêlé de gris, ce qui leur donnait un air de famille.

Cette enfilade de maisons avait naturellement plusieurs portes ; mais celle de l'entrée se distinguait des autres par l'enseigne imprimée qui s'étalait au-dessus :

### **AU ROITELET**

PENSION DE FAMILLE, CUISINE BOURGEOISE

#### *Table d'hôte*

Cette porte ouvrait sur un large corridor, décoré du nom de vestibule ; ses murs, tapissés d'un papier à carreaux bleus et jaunes, étaient garnis de patères dont la plupart, peu solidement fixées, se présentaient la tête en bas.

À la porte de gauche s'appliquait une plaque de porcelaine sur laquelle était imprimé le mot : « Bureau » ; la porte de droite en possédait une, qui indiquait que celle-ci ouvrait dans la salle à manger. Cet appartement, d'une importance majeure, s'allongeait jusqu'aux confins de la dernière maison et avait l'apparence peu confortable. Les tables étroites étaient recouvertes de nappes étroites, d'un blanc douteux ; la vaisselle était commune et des corbeilles à jours débordaient de feuillages fanés au milieu desquels gisaient des oranges malades. Ces corbeilles faisaient l'ornementation des tables toute la saison.

Le premier déjeuner de onze heures commençait, et les convives, très clairsemés, entamaient un plat de biftecks aux

---

<sup>1</sup> Dernier volet de la trilogie du Val-Argand, cet ouvrage fait suite à *Tranquille et Tourbillon* et *Le Cœur et la Tête*.

pommes, que faisait passer un garçon bien coiffé et assez convenablement habillé. Sur l'invitation d'un second personnage en habit noir, qui se tenait, la serviette sous le bras, près de la trappe d'où sortaient les plats, les convives d'abord éparpillés s'étaient réunis à la même table, ce qui ne voulait pas dire qu'ils fussent voisins.

Le groupe principal, composé de cinq femmes, gravitait autour d'une dame âgée, au visage encore beau, mais par trop coloré, qui semblait en proie aux plus noires vapeurs et dont la toilette était d'un clinquant d'assez mauvais goût.

Ses deux filles s'asseyaient à ses côtés : l'une, au profil de Polichinelle et à la physionomie mélancolique, offrait tour à tour à sa mère des sels à respirer et un éventail dont elle jouait nonchalamment ; l'autre, en costume vert, assez jolie, mais très irritable, ne s'occupait que de déplier ses dentelles et de rouler ses rubans autour de ses doigts. Près d'elles se trouvaient, pauvrement attifées, une dame grimacière, jouant l'ingénue, et sa fille, une petite blonde toute fanée déjà, qui essayait de devenir une grande artiste, pour plaire à son ambitieuse mère, et qui commençait à donner des leçons de dessin à deux francs l'heure. L'autre groupe se composait d'une famille distinguée de province qui s'était abattue au *Roitelet* sur le renom d'honorabilité de la pension : le père, au teint brun, à la moustache grisonnante ; la mère ronde et gracieuse, deux collégiens et une jolie enfant qui osait à peine lever les yeux.

Non loin d'eux mangeaient trois étudiants d'aspect famélique. Deux autres personnes, celles à qui il avait été demandé d'émigrer à la grande table, s'y étaient installées, mais d'une façon indépendante, à une distance assez grande des autres, refusant d'occuper les places que le second domestique leur avait indiquées auprès des groupes.

Une femme aux cheveux grisonnants, au visage ridé et sombre, dont la taille, longue, plate, osseuse, était emprisonnée dans une sorte de fourreau en cachemire noir, mangeait silencieusement, sans daigner honorer ses voisins d'un regard. Un

homme à la taille courbée, aux cheveux plats et longs, qui, étant myope, mangeait le nez sur son assiette.

Ce professeur, célibataire endurci, avait choisi la pension à cause de sa tranquillité relative. Les dames s'y trouvaient en majorité et les bavardages de femmes le laissaient insensible. Durant la circulation du bifteck, la conversation se tint à demi-voix parmi les groupes.

La dureté de la viande en faisait tous les frais, et les jeunes filles riaient du jeu pénible des couteaux.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas : la maîtresse de l'établissement, une petite femme brune, aux yeux noirs très ardents, coiffée savamment, habillée d'une robe de soie noire à traîne, les doigts chargés de bagues dont les pierres, on pouvait le dire, brillaient d'un faux éclat, s'avança majestueusement. Elle salua la dame noire, qui répondit par une sèche inclination de tête, et le professeur, qui, grâce à sa myopie, la prit pour un garçon en habit noir et ne lui répondit pas du tout.

Puis elle fit une glissade vers la table de dessert, et, ayant l'air d'examiner une assiette, dit tout bas :

— Jules, passez rapidement la daube et ne la représentez pas. Inutile de la faire voir au professeur.

Puis, élevant la voix :

— Cette assiette est dépareillée, pourquoi la met-on parmi le service bleu ?

Cette observation faite, elle se dirigea à grands froufrous vers les groupes, devant lesquels elle passa comme un tourbillon.

Elle s'arrêta au haut bout de la table, s'appuya négligemment, dans une pose qu'elle supposait pleine de grâce, sur le dossier d'une chaise inoccupée, et demanda à ces dames si elles déjeunaient de bon appétit.

La dame aux flacons de senteurs, qui s'appelait la comtesse d'Halluau, fit une inclination de tête assez équivoque ; la famille de province échangea des sourires caustiques, mais discrets ; la jeune fille en vert dit :

— Madame, le bifteck, qui est dur, manque totalement de pommes de terre.

Madame Berricher détourna à demi la tête et, dans une attitude d'une majesté comique, appela :

— Contrôleur !!

L'homme efflanqué en habit noir fit un pas vers elle.

— Pommes sautées à cette table.

Cet ordre donné, elle alla s'accouder près du professeur, qui, grâce à sa myopie, la prenant toujours pour un domestique, dit :

— Garçon, de la salade !

Elle haussa les épaules et, lui tournant le dos, regagna le haut bout de la table.

— La famille du colonel Hameland vous a donc faussé compagnie, mesdames ? dit-elle d'une voix éclatante.

— Oui, madame, répondit la comtesse d'Halluu en s'éventant, et j'en suis désolée : le gracieux babil de Mademoiselle Hélène eût diminué, je crois, ma névralgie. Ah ! le colonel est bien heureux d'avoir une aussi charmante fille !

Et elle jeta sur ses filles à elle un regard qui n'était pas tendre.

— D'abord, maman, Mademoiselle Hélène n'est pas sa fille, riposta la jeune fille en vert, je vous l'ai déjà dit.

— On peut s'y tromper, remarqua sa sœur en ramassant le mouchoir brodé et parfumé qui échappait aux doigts languissants de sa mère.

Et dans un gros soupir, elle ajouta en baissant instinctivement sa voix naturellement pâteuse :

— Il y a des filles qui consentiraient à être traitées comme cette nièce.

— Palmyre, dit la mère, se défendant avec peine de froncer ses noirs sourcils, ce qui cause un certain dommage à son front maquillé, quand perdrez-vous la détestable habitude de bégayer ainsi à demi voix ? Ce n'est point comme il faut.

— Tout le monde n'a pas le bonheur d'avoir une voix et une diction comme la sœur de Mademoiselle Hélène, dit Palmyre humblement.

— Ce n'est pas sa sœur, s'écria la jeune fille en vert. Quelle mémoire nous avons dans la famille ! Mesdemoiselles Béatrix et Hélène ne sont pas même cousines, je crois.

— Je l'ignore, répondit la maîtresse d'hôtel ; mais elles ne portent pas certainement le même nom : c'est ma secrétaire qui les a inscrites.

Et devinant une grande curiosité dans les yeux de la dame anguleuse, de sa fille et du groupe des d'Halluau, elle se détourna et dit :

— Contrôleur, apportez-moi le registre des voyageurs.

Tandis qu'il s'élançait vers la porte, le second garçon passait la fameuse daube, qui attirait magnétiquement les yeux de Madame Berricher.

Elle n'eut la force de consulter le registre qui lui fut apporté que lorsque la daube, à laquelle les étudiants avaient creusé une terrible brèche, retourna vers la table de dessert, d'où, sur un signe impérieux, le contrôleur la fit disparaître par la trappe.

Délivrée d'un grand souci, Madame Berricher ouvrit le registre.

— Voici, madame, dit-elle. Nos anciennes et fidèles pensionnaires ont bien le droit de connaître les personnes qui sont reçues dans la maison.

Elle toussa pour s'éclaircir la voix et lut :

« Le colonel et Madame Hameland ; Mademoiselle d'Herbingard, Mademoiselle de Billuart. »

À ce nom, la dame au chapeau noir et au visage sombre se détourna brusquement, et, s'adressant à la liseuse :

— Vous dites, madame ?...

— Mademoiselle d'Herbingard...

— Non, l'autre, l'autre nom ?

— Mademoiselle de Billuart.

— Par un *d* ou par un *t* ?

— Par un *t*.

Une exclamation sourde fut la réponse de la dame, qui se détourna tout d'une pièce vers la porte en entendant Madame Berricher dire précipitamment en lançant le registre dans les mains du contrôleur :

— Voici le colonel et ces dames.

Cela annoncé, elle feignit de tomber en contemplation devant l'éventail de Madame d'Halluau, qu'elle avait pris des mains de Palmyre.

Par la principale porte d'entrée, plusieurs personnes s'avançaient à la queue leu leu, et celle qui marchait la première, s'étant mal orientée dans les sentiers du labyrinthe des tables, avait débouché dans celui du milieu, qui partageait l'appartement en deux parties quasi égales.

Ces quatre personnes semblaient se suivre par ordre de taille. La première était une toute petite dame, de tournure alerte, qui portait des besicles bleues ; la seconde, une jolie jeune fille blonde, au teint rose, qui avait la tête de plus que la dame ; la troisième, une jeune fille d'une remarquable beauté, qui dépassait également la blonde de toute la tête ; et, fermant la marche, un homme de près de six pieds. Il avait une belle figure ornée de superbes moustaches dont la frisure finale blanchissait, une vraie physionomie d'ancien officier, à la fois débonnaire et martiale.

— Où nous conduisez-vous, ma tante ? demanda la jeune fille blonde, aux yeux rieurs, en arrêtant sa marche. Pourquoi ne pas s'asseoir ici ?

En ce moment, Madame Berricher jugea convenable de paraître remarquer leur présence.

Elle se précipita à l'intersection des tables.

— Madame, je vous prie, veuillez avancer de quelques pas. Je ne me permets pas de vous assigner de places ; mais le service se fait beaucoup mieux quand les convives sont à la même table.

— Constance, madame a raison, dit une voix sonore qui sortait de dessous les moustaches formidables du colonel Hameland. Prenons ce bout de table.

Madame Berricher s'écarta, laissa passer les trois dames, et, s'adressant à lui :

— Colonel, murmura-t-elle, vous comprenez, vous, les exigences du service. Il n'y a que des originaux de ce genre (et elle jeta un coup d'œil vers la dame vêtue de noir et le vieux professeur), pour s'éloigner ainsi des convives qui sont toujours comme il faut et généralement aimables.

Le colonel répondit par un sourire et alla prendre la chaise qui touchait celle de la très belle jeune fille.

Ce nouveau groupe, composé de quatre convives, remplissait le vide entre Madame d'Halluau et la dame au visage sombre, qui, ayant fait tourner l'angle de la table à son couvert, s'était trouvée au haut bout et pouvait inspecter à son aise les nouveaux venus.

Ceux-ci répondirent avec une politesse un peu froide aux saluts empressés des pensionnaires avec lesquels ils avaient dîné la veille, et sur les appels éloquents du colonel, qui avait tout l'air de mourir de faim, les garçons, le contrôleur en tête, servirent rapidement.

Du reste, par une sorte d'entente tacite, le dîner général avait été suspendu.

Madame d'Halluau et ses filles, qui se morfondaient d'ennui dans cette salle vulgaire, n'auraient pas laissé échapper l'occasion de faire de nouvelles connaissances, surtout de cette espèce distinguée ; la dame aux pommettes rouges partageait les mêmes sentiments avec le secret espoir de trouver, grâce à ces nouveaux venus, des élèves plus brillantes pour sa fille qui ne pouvait sortir des filles d'épiciers ni des loges de concierges aisés.

La grande dame en noir, qui aurait pu protester contre cet arrêt, ne souffla mot. Quant au vieux professeur, il ne voyait rien, ne devinait rien, et s'escriyait avec sa fourchette et son couteau sur un morceau de bifteck que rien n'entamait.

Comme pour charmer cet intermède, Madame Berricher commença une conversation en règle avec ses pensionnaires habituels.

Le sujet en fut dramatique. On avait arrêté dans cette même rue un misérable qui avait tué sa bienfaitrice pour la voler.

Les provinciaux frémissaient d'horreur, et, bon gré mal gré, se mêlèrent à la conversation, qui continua de rouler sur les tristesses et les horreurs de Paris.

La dame en deuil elle-même y prit part en formulant, à propos d'une famille très éprouvée, cette espèce de sentence :

— Il n'est personne qui, dans sa vie, n'ait ressenti les atteintes du malheur.

Comme elle prononçait cet axiome, un billet fut apporté à Madame Berricher, et la daube fit son apparition auprès des nouveaux venus.

— Mesdames, s'écria Madame Berricher en portant machinalement la main vers la région du cœur, il revient, il nous arrive ce soir.

Madame d'Halluuau jeta un coup d'œil vers le visage aux lignes bourbonniennes, mais outrageusement peint, que lui renvoyait une glace voisine.

La dame aux pommettes luisantes minauda, et tira d'une main agitée sur les bouts de dentelle de sa cravate.

— Qui arrive ce soir, madame ? demanda avec un sourire très malin la jeune fille blonde qui répondait au nom d'Hélène.

— Un de nos anciens pensionnaires, mademoiselle, un ambassadeur étranger.

Ce mot, qu'elle prononça avec emphase, fit courir un frisson électrique dans le groupe féminin, présidé par Madame d'Halluuau, et laissa froids les autres convives.

— Madame, dit le colonel Hameland de sa voix de stentor, la daube a été enlevée bien vite, faites-la revenir, s'il vous plaît.

Madame Berricher détourna la tête pour cacher une grimace de désappointement et ordonna au contrôleur de rapporter la daube, que tout le monde se concerta pour dévorer jusqu'à la dernière miette.

Heureusement l'arrivée de ce pensionnaire mirifique, de cet ambassadeur, occupait si agréablement son imagination, qu'elle dédaigna de faire désormais attention aux détails culinaires de la table.

En l'honneur de la famille Hameland, elle voulut bien conter les incidents du premier séjour de l'ambassadeur chez elle, il y avait un an ou à peu près.

Il avait fait la conquête de toutes les dames et avait rendu maint service à ses pensionnaires.

À cette époque il n'était pas encore pourvu de son ambassade ; mais on le savait si influent !

Son calepin était couvert de notes prises en faveur des pensionnaires du *Roitelet*, et son crédit égalait son obligeance.

Du reste les dames d'Halluau pouvaient témoigner de sa distinction, de son esprit, de sa condescendance.

Madame d'Halluau, que la nouvelle avait visiblement émue, répondit par de grands signes de tête approbatifs, et entama avec sa fille aînée une conversation animée, dont le sujet était l'arrangement d'un bonnet d'apparat qu'elle avait négligé d'envoyer chez la modiste.

Madame Berricher s'excusa de ne pouvoir tenir compagnie à ces dames plus longtemps : elle leur demanda de l'excuser si elle ne paraissait pas dans le salon suivant son habitude après le déjeuner ; mais elles comprenaient quelles devaient être ses sollicitudes vis-à-vis d'un pareil hôte.

Il arrivait toujours à l'improviste, afin de ne causer aucun embarras.

Et comment ne pas se donner quelque peine pour un personnage aussi sympathique !

Sur ces paroles, elle fit un salut circulaire et s'en alla d'un pas majestueux.

— Ma chère tante, vous nous aviez annoncé que rien n'était plus modeste et plus tranquille que cette pension, dit la jeune fille aux yeux rieurs, qui s'était appelée Hélène d'Herbingard sur le registre, et nous voilà menacés d'avoir pour commensal un ambassadeur.

— La maison n'est plus ce qu'elle était autrefois, répondit la petite dame ; mais du tout.

— Non, oh non et elle n'a pas gagné au change ! dit une voix grave.

Tous les convives se tournèrent vers la dame en noir devant laquelle le garçon déposait une tasse de café fumant.

— Dites, madame, qu'elle n'est plus reconnaissable, dit une voix aigrette, celle du professeur myope. On remeuble les chambres, on fait des salons, mais la cuisine devient détestable.

— Détestable, reprit la voix grave. Je n'ai pas voulu changer, voilà quinze ans que je descends ici ; mais cette dame fait trop

d'embarras, est trop curieuse, tient trop mal sa maison pour qu'on ait l'envie d'y revenir.

— Madame Berricher n'était pas destinée à conduire un hôtel, dit Madame d'Halluau sèchement ; on doit tenir compte des antécédents des gens.

— Elle avait une grande fortune, une belle position, ajouta la dame aux pommettes rouges : elle a tout perdu. C'est un roman que sa vie, un roman bien triste et bien étrange. Elle me l'a raconté souvent et toujours avec les mêmes expressions. C'est une victime du sort.

— Il y a malheurs et malheurs, riposta Madame d'Halluau qui posait aussi pour la victime du sort. Pour moi, j'ai été touchée de voir tant de courage chez une faible femme.

— Elle n'est pas faible quand elle gifle ses marmitons, murmura le vieux professeur.

La riieuse Hélène se pencha vers sa compagne.

— Béatrix, en quel guêpier ma tante nous a-t-elle amenées, dit-elle en riant, elle en est déconcertée, je le vois. Pour moi, je vais beaucoup m'amuser.

Un sourire, qui donna au beau visage de Béatrix une inexprimable séduction, fut sa réponse.

— Prenez-vous du café, mon ami ? demanda Madame Hameland.

— Hum ! dit le colonel en jetant les yeux vers les tasses vides de ses voisins, l'odeur de celui qu'on a servi ne m'en donne point envie.

— Il sera meilleur ce soir, monsieur, dit Pauline d'Halluau, non sans aigreur, on se mettra en frais pour l'ambassadeur, ce soir.

— J'attendrai ce soir, dit le colonel en saluant.

Il se leva, ses compagnes l'imitèrent et quittèrent la table.

— Une dépêche pour Mademoiselle de Billuart ! s'écria la voix éraillée du contrôleur qui se présentait un plateau à la main et dont le regard parcourait les groupes féminins.

Béatrix s'avança, prit le billet bleu et le glissa dans l'aumônière qui pendait à sa fine ceinture.

La dame au visage sombre, debout derrière sa chaise, ne la quittait pas des yeux.

Quant aux trois étudiants, ils s'étaient levés aussi et la regardaient bouche bée.

— Voyez donc ces messieurs, dit Pauline d'Halluau ironiquement, Mademoiselle de Billuart les a pétrifiés.

— Elle est fort belle, dit la mère avec aigreur ; mais je préfère Mademoiselle Hélène.

— Maman, allons-nous au salon ? demanda Palmyre timidement.

— Au salon, et vos toilettes ? Vous ne pensez à rien, Palmyre. Le matin, d'ailleurs, personne ne vient au salon tandis que ce soir toute la pension se réunira. J'en excepte cette vieille originale si peu sociable, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil sur la porte qui se refermait derrière la dame en deuil.

— Je ne sais pas, dit Pauline, ou je me trompe ou elle sera bien aise de retrouver Mademoiselle de Billuart. Elle la dévore des yeux.

— Cette dame a toujours ce regard fixe, dit Madame d'Halluau en glissant sa serviette dans un rouleau d'argent dont sa vanité tirait quelque profit et qui par le plus grand des hasards ne lui avait pas été volé. Je la connais bien. Tous les ans elle vient à Paris à peu près à la même époque, se met à cette place pendant deux jours, puis disparaît.

— Est-ce sur un manche à balai, maman ? dit Pauline ; elle a la physionomie sombre d'une sorcière.

— Je crois tout simplement que c'est quelque commerçante de province qui se trouve dépaysée parmi nous. On ne savait même pas son nom à la pension avant Madame Berricher. Elle a exigé qu'elle l'écrivit comme tout le monde sur le registre. J'étais présente. Si vous aviez vu son air ! Madame Berricher aurait eu grand'peur d'elle si je n'avais été là.

— Et quel nom a-t-elle ? demanda Pauline.

— Oh ! un nom bien commun. Elle s'appelle Madame la Croix, je vous l'ai déjà dit.

— Elle est la bien nommée, remarqua la jeune artiste, elle donne l'idée d'une personne malheureuse. Voilà trois ans que nous la voyons, et j'ai entendu sa voix pour la première fois aujourd'hui.

— Madame, vous êtes bien pâle, seriez-vous indisposée ?

Ces paroles s'adressaient à Madame d'Halluau, qui fermait les yeux, renversait la tête en arrière et appuyait la main sur sa poitrine par un geste éloquent.

— J'ai..., je me sens étourdie. Ce déjeuner, grâce à la famille Hameland, a été d'une longueur...

— Maman, s'écria Palmyre, qui ramassait le mouchoir, l'éventail, les flacons, je vous avais bien dit qu'un café vous ferait du bien.

— Crois-tu, ma fille ? Chère madame, chère Elvire, quel regret j'éprouve de vous rendre témoins de ces défaillances qui tiennent à ma trop grande sensibilité !

Et ses yeux mourants allèrent de Madame Benjoin à sa fille qui l'avait saisie sous le bras.

— Bon, voilà maman qui joue la grande comédie pour la pension ! murmura Pauline ; heureusement qu'il n'y a personne.

Et élevant la voix, elle dit :

— Je ne comprends pas ce qui a pu émouvoir votre sensibilité pendant le déjeuner, maman. Remontons-nous dans notre chambre ?

— Certainement... oh ! quel spasme !

— Ma chère maman, vous pourriez prendre du café dans le petit salon, dit la dévouée Palmyre, qui avait une figure de polichinelle, mais un très bon cœur.

— Avec une larme de très vieille eau-de-vie, ajouta Madame Benjoin.

— C'est justement le remède qu'il faut, dit Pauline ironiquement.

Et elle marcha vers la porte, suivie du languissant cortège composé de Madame d'Halluau, ses deux mains entourant la taille de ses soutiens et de Palmyre, qui avait pour les douleurs

---

nerveuses vraies ou fausses de sa mère une inépuisable compassion.

Palmyre ayant donné des ordres et Madame Berricher étant accourue pour ouvrir l'armoire secrète qui recélaît la vieille eau-de-vie, la porte d'un petit salon, qui servait à la fois de fumoir et de café, se referma sur le groupe, augmenté de Madame Berricher frémissant à la pensée que sa pensionnaire titrée, la comtesse d'Halluau, manquerait à la soirée qui se donnait en l'honneur de l'ambassadeur et, il faut l'avouer, enchantée qu'il se présentât une occasion de goûter à cette vieille eau-de-vie dont son médecin lui avait, disait-elle, conseillé l'usage.